

CHROME O



Le froid, ça conserve. À tel point qu'est né au Canada un duo qui s'est mis en tête de reproduire la musique qu'écoutaient les tout premiers rappers. Attention ! Pas de reproduire la musique de ces rappers des origines mais bel et bien la musique qui leur a inspiré leurs premiers morceaux de ce qui allait s'appeler le hip-hop. Ainsi, Dave 1 et Pee Thug, copains d'adolescence, se sont appliqués à créer des compositions dignes de Cameo ou de Prince. Forcément drôle à l'écoute, ce voyage dans le temps s'est pourtant organisé dans le plus grand sérieux. L'un écrit les textes, l'autre organise les partitions sur des « déjà » vieux synthés, et viennent s'ajouter toutes sortes de machines à la nouveauté bien datée telles que la talkbox. Tout ça pour quoi ? Pour des chansons sur les filles, qui gardent bien sûr « le contrôle ». Les Chromeo ont resorti les bonnes vieilles télécommandes qui leur feraient oublier cette vérité éternelle.

Propos recueillis par E. Lameignère. Photographie par RGM.

Redux : Comment Chromeo s'est-il formé ?

Dave 1 : Un célèbre producteur d'electronica m'a appelé parce qu'il me connaissait en tant que producteur de hip-hop à Montréal, il m'a demandé de faire un disque.
Pee Thug : Dave m'a appelé car on avait monté un groupe de funk au lycée. On avait pas vraiment fait de maquette, on s'est tout de suite mis au boulot en studio...

R : Plus précisément comment avez-vous élaboré votre son ?

D1 : Le « Chromeo sound » est la jonction de ce qu'on a fait au lycée et du mix de toutes nos influences. Ces influences sont constituées de tout ce que l'on pouvait écouter lorsqu'on était petits.

PT : Pour moi, c'est la musique que j'ai découverte en arrivant au Canada. On s'est affranchi de la tendance electronica du label et en fait l'album s'est fait tout seul.

R : Techniquement, comment s'organisent vos créations ?

PT : Tout est joué live, avec exactement la même technologie que celle de nos modèles ; nous utilisons des synthés « vintage »... C'est surtout le délire du rétro-futur. Nous passons beaucoup de temps sur les synthés analo-

giques... En général, Dave s'occupe principalement des textes et moi des synthés...

D : Ce que l'on fait n'est pas du tout abstrait, c'est plutôt la science de la mélodie accrocheuse que nous essayons de développer

R : Vous refusez toute idée de parodie même si elle peut prendre la forme d'un hommage ?

PT : Notre musique peut apparaître nouvelle aux personnes qui ne connaissent rien au funk des années quatre-vingt. Cependant, j'espère qu'il ne s'agit pas d'un pastiche de ce que l'on écoutait...

R : Votre volonté de revenir aux origines et même avant, est-il constitutif d'un œil critique à l'égard du hip-hop contemporain ?

D1 : Moi, je trouve que le hip-hop est bien comme il est, je suis assez conservateur sur ce sujet-là. En fait, nous faisons la musique que les premiers rappers ont écouté quand ils ont écrit leurs premiers morceaux. C'est donc très éloigné de ce qu'il se fait aujourd'hui.

R : Néanmoins vous jouez énormément avec les clichés... Jusqu'à votre nom qui évoque les chromes des belles voitures de rappers californiens...

D1 : On essaie d'être le plus sincère possible, même si on sait très bien que l'on active des clichés... C'est aussi une manière de se mettre dans le même esprit que les pionniers...

R : Les femmes semblent conditionner l'écriture de vos morceaux...

D1 : C'est toujours aux femmes que nos chansons sont destinées... Elles ont le contrôle... Ce sont des muses toutes puissantes qui alimentent notre imaginaire... Le résultat est métissé : macho et romantique à la fois.

Chromeo *She's in control* Chronowax/V2

SP♥E



Présent dès le 6^e numéro de *Redux*, et directeur artistique associé du n°9, Tibo Paruite, également connu sous le pseudonyme de Spoe sort un premier ouvrage de design graphique intitulé *Sur la voie*. L'occasion de faire le point sur les thèmes qui animent ses créations depuis sa formation jusqu'à ses vies professionnelles et artistiques. La trace et la marque, les losanges et les damiers, l'accident et la chute sont autant de terrains sur lesquels aime à s'aventurer Spoe. Un univers où la notion de jeu –prépondérante– adopte plusieurs formes. S'il multiplie volontiers les supports (dessin vectorisé ou non, photographie, vidéo, saisie d'écran, typographie, pochoir, affiche, autocollant...) ce Havrais émigré dans le Sud de la France cultive un important réseau de camarades illustrateurs et graphistes. Au premier rang desquels Sébastien Montero et Alexandra Compain-Tissier dont on retrouve ici les participations pages 36 (SM) et 37 (SM & AC-T). *Sur la voie* est donc un livre tout à la fois personnel et collectif tant Spoe reconnaît que le dialogue qui s'est instauré entre ces individualités espacées géographiquement –mais réunies graphiquement– est intense. Grâce à des cadres colorés qui parfois se mélangent, il est possible d'identifier l'auteur ou les auteurs de chaque image. Malgré ce brouillage des pistes et cette multiplicité de petites mains, Spoe nous invite, avant tout, à découvrir son imaginaire qui semble nous dire à l'image et au sens de sa signature anonyme : *Je suis ici*.



Texte de O. Moreau.

Sur la voie de Spoe, collection Évolution, chez atlantica-Séguier, à paraître.

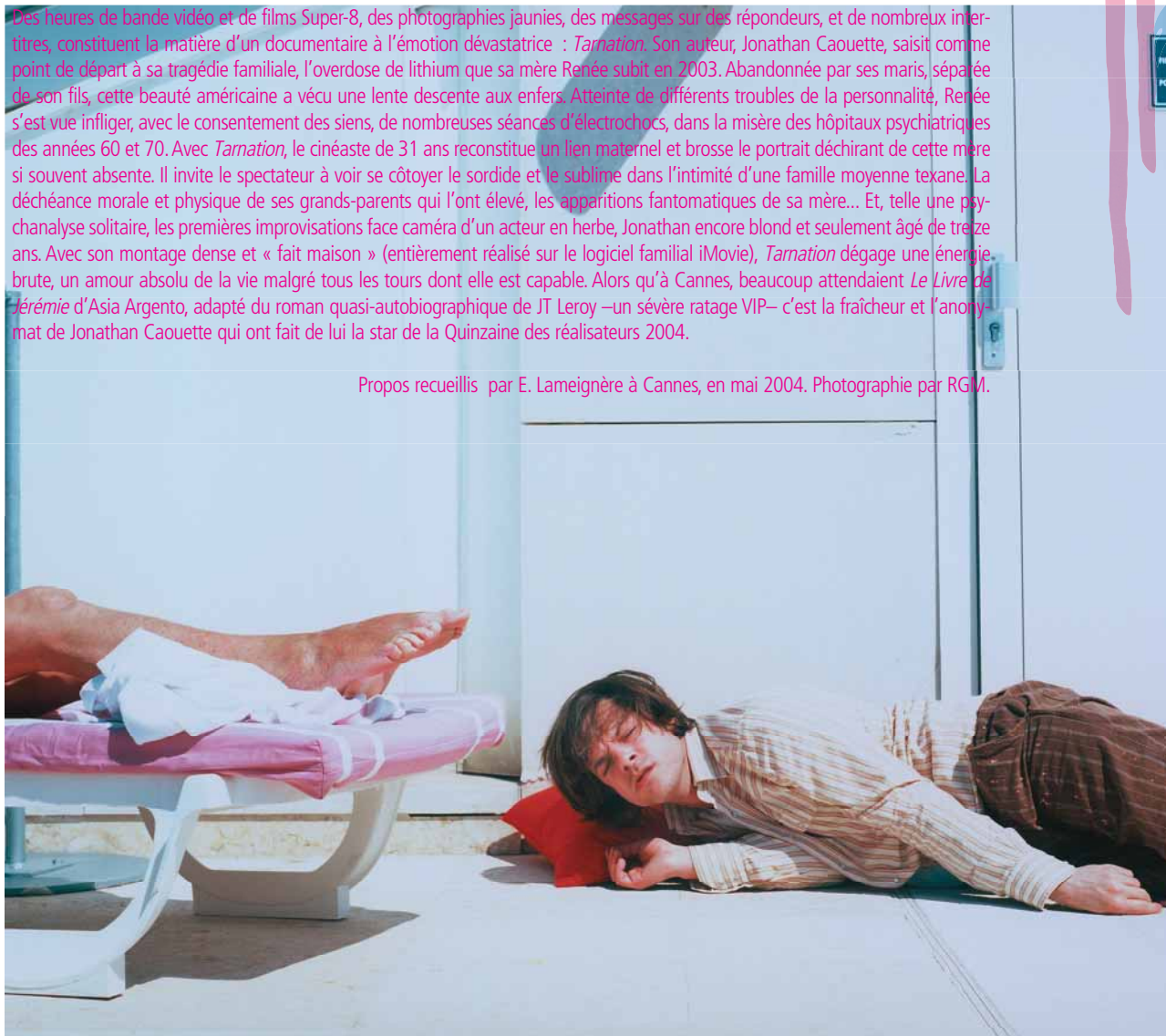


JONATHAN CAOUETTE



Des heures de bande vidéo et de films Super-8, des photographies jaunies, des messages sur des répondeurs, et de nombreux intertitres, constituent la matière d'un documentaire à l'émotion dévastatrice : *Tarnation*. Son auteur, Jonathan Caouette, saisit comme point de départ à sa tragédie familiale, l'overdose de lithium que sa mère Renée subit en 2003. Abandonnée par ses maris, séparée de son fils, cette beauté américaine a vécu une lente descente aux enfers. Atteinte de différents troubles de la personnalité, Renée s'est vue infliger, avec le consentement des siens, de nombreuses séances d'électrochocs, dans la misère des hôpitaux psychiatriques des années 60 et 70. Avec *Tarnation*, le cinéaste de 31 ans reconstitue un lien maternel et brosse le portrait déchirant de cette mère si souvent absente. Il invite le spectateur à voir se côtoyer le sordide et le sublime dans l'intimité d'une famille moyenne texane. La déchéance morale et physique de ses grands-parents qui l'ont élevé, les apparitions fantomatiques de sa mère... Et, telle une psychanalyse solitaire, les premières improvisations face caméra d'un acteur en herbe, Jonathan encore blond et seulement âgé de treize ans. Avec son montage dense et « fait maison » (entièrement réalisé sur le logiciel familial iMovie), *Tarnation* dégage une énergie brute, un amour absolu de la vie malgré tous les tours dont elle est capable. Alors qu'à Cannes, beaucoup attendaient *Le Livre de Jérémie* d'Asia Argento, adapté du roman quasi-autobiographique de JT Leroy – un sévère ratage VIP – c'est la fraîcheur et l'anonymat de Jonathan Caouette qui ont fait de lui la star de la Quinzaine des réalisateurs 2004.

Propos recueillis par E. Lameignère à Cannes, en mai 2004. Photographie par RGM.



R : As-tu utilisé, depuis le début, ta caméra comme une arme ?

Jonathan Caouette : Non, je ne l'ai jamais utilisée comme ça depuis vingt ans que je filme ma vie... Mon grand-père m'a offert une caméra Super 8 à l'époque où j'étais dans un programme pour enfants élevés sans père appelé « Les Grands Frères et Sœurs de Houston », et là j'y ai rencontré les critiques de cinéma locaux. Je me suis mis à discuter avec eux... Il s'agissait d'une étrange coïncidence. J'ai donc commencé à me filmer à partir de l'âge de 10 ans sans réaliser que je commençais ce film, *Tarnation*... À l'époque, il s'agissait surtout de jouer devant la caméra, de faire l'acteur... C'est devenu une des choses les plus importantes de ma préadolescence et de mon adolescence. J'ai fini avec près de 160 heures de rushes...

R : Le VHS était à l'époque d'une qualité bas de gamme. Or, dans ton film, il acquiert une valeur et une touche vintage, charmantes et déjà nostalgiques...

JC : Je n'ai jamais pensé que j'utiliserais ces images pour en faire un film qui sortirait au cinéma. Donc, tout ce que j'ai pu filmer à cette époque, l'a été sans se soucier de la moindre cible, ni d'ailleurs du moindre coût... C'est pour cela que j'ai vite préféré le VHS au Super 8 qui coûtait 10 dollars pour développer trois minutes !

R : Ton film évite absolument tout point de vue psychanalytique...

JC : Oui, car rien n'était prémédité... Ce n'est qu'à partir du montage que l'on a commencé à réellement penser le film. J'ai filmé selon mes sentiments. Mais lors du montage, je me suis contenté de mettre une musique qui semblait correspondre au moment filmé.

R : Tu ne termines pas ton film sur une accusation en bonne et due forme de tes grands-parents, tu laisses les questions ouvertes...

JC : Il n'y a pas de résolution des problèmes évoqués car il n'y a pas une seule vérité bien précise à l'égard de ce que je

recherchais. À cause de l'état de ma mère et de celui de mon grand-père, je ne saurai jamais ce qui est vrai de ce qu'il ne l'est pas. Les allégations de ma mère ont toujours été soumises à caution, je ne sais pas si elles sont absolument vraies, j'ai tendance à la croire cependant. Dans tous les cas, les traitements d'électrochocs qu'elle a subis ont bien eu lieu. (.../...) Il n'y a pas de culpabilité, il n'y a pas de gêne, il s'agit juste des situations dans lesquelles je me suis retrouvé...

R : Comment as-tu choisi la musique du film ?

JC : De manière complètement aléatoire. J'ai pratiquement monté ce film en trois semaines. J'y ai mis tout ce que j'aimais : Joni Mitchell, Bob Dylan, Johnny Cash, Nick Drake... Il y en avait plus encore car le film original durait trois heures...

R : Penses-tu que tes choix musicaux aident le public à voir des séquences parfois très difficiles ?

JC : Oui, je le crois. Il s'est agi d'une grande expérience pour moi, c'était comme faire un clip à certains égards... Jouer avec les émotions, les miennes comme celles du public, et si tu montes la bonne image avec la bonne musique, tu peux emmener le public où tu veux... La musique est une forme pure d'expression... Si je n'avais pas été comédien et cinéaste, j'aurais été musicien.

R : Ainsi, ton film est-il ouvert à toutes sortes de public. Il ne s'agit pas d'un film gay...

JC : Bien sûr que non, j'espère que personne ne le classera comme film gay ! Je me souviens qu'au Roger Ebert Festival, après une projection on m'a posé la question suivante : « Que pensez-vous des gens qui conçoivent votre homosexualité comme une maladie ? » !

R : C'est d'ailleurs l'un des paradoxes du film, *Tarnation* reste, du point de vue du corps, très pudique...

JC : Steven Winter, mon producteur, m'a écrit que c'est un film très sensuel et que pourtant il n'y a aucune scène de baiser et encore moins d'acte sexuel...

R : Pourquoi ce titre, *Tarnation* ?

JC : C'est un vieux mot du Sud pour dire damnation. En argot, cela veut dire enfer et on l'utilise comme tel dans les expressions du type « What's the tarnation are you doing here ? ».



R : Ce titre s'est-il imposé de manière évidente ?

JC : Oui, il y avait un groupe que j'aimais, il y a deux ou trois ans, qui s'appelait Tarnation. Leur musique sonnait comme les Cowboys Junkies. J'ai adoré leur nom et il avait cette résonance toute particulière pour moi.

R : Mais *Tarnation* est aussi l'histoire d'une identité en construction... Et ce, dès les séquences où, très jeune, tu interprètes une prostituée...

JC : Oui, c'était un moyen de me défendre contre la vie, un moyen d'avoir du contrôle. Grossièrement, on peut dire que j'étais en train de parodier ma mère, improvisant, et intégrant certaines situations dont j'avais pu être le témoin (elle a été vraiment maltraitée par son second mari, ce qui apparaissait plus dans la première version du film).

R : Avais-tu écrit des fictions avant *Tarnation* ?

JC : Oui, je suis content que tu me poses la question. J'avais en effet écrit un scénario qui s'appelait *Tarnation*, à peu près un an et demi avant que mon film ne se fasse. Le sous-titre devait être : *Le Jour où j'ai disparu*. Et en fait, j'ai travaillé sur les rushes de ma propre vie qu'on voit dans le film, pour les introduire au sein de la fiction. Je me suis alors rendu compte que ce matériau et mon scénario étaient deux éléments complètement distincts.

R : Ton petit ami n'a pas été seulement la personne qui t'a permis de monter ton film sur son ordinateur, il apparaît plus qu'une muse, comme l'un des moteurs discrets du film...

JC : Il a été une véritable opportunité de rachat... Il était

vraiment temps que je trouve une personne comme lui. Je crois que peu importe qu'on soit homo ou hétéro, il est très rare de rencontrer une personne qui vous permette de laisser comme je l'ai fait, sa mère venir vivre avec vous ! C'est une très étrange famille que nous avons là, mais cela est très beau...

R : Tu as préféré ne pas avoir recours à la voix-off et utiliser des intertitres et des sous-titres...

JC : J'ai préféré ne pas mettre ma propre voix et presque laisser le texte devenir un personnage à part entière du film, afin d'éviter mon problème de personnalisation. Et c'était un moyen idéal pour lier le film. C'était jouer sur la règle qui consiste à ne pas dire et montrer en même temps, il s'agissait de s'en moquer, de casser cette règle.

R : Ton film, au-delà des conflits tragiques qu'il présente, aborde le problème de la coexistence des générations dans le temps...

JC : C'est en effet un grand dilemme... J'ai juste pensé qu'il fallait dire quelque chose à ce propos. Après l'overdose de ma mère, la seule solution était de la ramener avec moi à New York, je ne pouvais plus la laisser avec mon grand-père. Elle vit désormais avec moi.

Tarnation de J. Caouette, sortie le 17 novembre.